

# Mes écrits sur Padura en 2011

## Jean-Paul Damaggio

**4 janvier 2011**

### **Mexique-Cuba-Padura**

En 1867 les USA achètent l'Alaska. A la même époque l'idée circule d'un achat du Yucatan. Les USA pensent qu'ils vont pouvoir mettre la main sur Cuba et en possédant le Yucatan ils devenaient maîtres des Caraïbes. Aujourd'hui encore, au Yucatan, Cuba est regardé avec intérêt et souvent avec sympathie. La sortie cette semaine du nouveau livre de Leonardo Padura, L'homme qui aimait les chiens, un roman qui, à partir du cas de l'assassinat à Mexico de Trotski, met un pied à Mexico tout en restant à Cuba où est mort l'assassin du célèbre russe, m'incite à revenir sur le cas de cet écrivain que j'ai croisé pour la première fois en 1999 dans un journal... mexicain. Voici cet entretien qui, dix ans après, prend un parfum nouveau. JPD

La Jornada Semanal. 17 octobre de 1999

Anayanci Fregoso

Entretien avec Leonardo Padura

Délinquants au col blanc°

Leonardo Padura est une des nouvelles voix de la littérature cubaine. Les romans qui composent son quartet contiennent le même sceptique détective, le lieutenant de police Mario Conde. Avec le réalisateur de Fresa y chocolate, Senel Paz, il est déjà considéré par beaucoup de personnes comme un personnage emblématique de la réalité cubaine des années 90. Ici, Anayanci Fregoso discute avec Padura sur la revalorisation d'un « genre mineur ».

### **Le sentimentalisme est-il une des caractéristiques du nouveau roman policier latino américain ?**

Non ce qui se passe c'est que nous vivons dans un monde où les projets collectifs ont échoué, donc la quête d'une solidarité entre les personnes est très importante. Pour les personnages des romans policiers latino américains cette solidarité leur est fondamentale. Cuba traverse une transformation très profonde un peu nébuleuse pour moi et s'il y a quelque chose à sauver c'est précisément la solidarité entre les personnes. Paysage d'automne, mon dernier roman aborde l'amitié qui est la première forme de solidarité que je défendrais.

### **Dirais-tu qu'il existe un roman policier latino américain différent des autres ?**

Oui, il est plus engagé et plus citoyen, tournée vers la parodie, citant des textes et ce citant lui-même. Il passe de la fiction au témoignage avec un naturel absolu. C'est un roman également marqué par la violence des processus politiques et sociaux qui se sont produits en Amérique Latine : seul le cas cubain a été comme une île à part. Ce qui est arrivé c'est que dans le roman noir latino américain qui s'est écrit chez nous entre les années 70 et 80 est complètement à part du reste du roman policier latino-américain.

### **On dit que le genre policier est un sous-genre avec des règles définies. Ont-elles conditionnées tes choix ?**

Cette idée que le genre policier est un sous-genre, a été inventée par des théoriciens de la littérature. Des romans comme Le faucon maltais, La solitude du manager, La Pierre lunaire,

si ce ne sont pas des grands romans, qu'est-ce ? Les coupables de cette vision du roman policier comme un sous-genre est aussi le fait d'écrivains qui ont cultivé ce type de littérature en se centrant exclusivement sur la solution d'une énigme et firent que toute la concentration dramatique et la définition des personnages furent basées sur un mystère à résoudre. Ils créèrent une série de schémas qu'ils répétèrent et de là a surgi le fait que le genre policier a été considéré comme un sous-genre. Il a des caractéristiques propres, tout comme la littérature de science fiction ce qui permet de la définir et de la classer. Mais les nouveaux auteurs nord américains, les continuateurs de l'œuvre de Hammett et Chandler créent un type de romans où parfois il n'y a ni enquête, ni policier, ni délit. Ils ont rompus les règles ce qui permet au roman policier de pénétrer dans la société de manière extraordinaire.

### **Quelle différence y a-t-il entre ton roman policier cubain et celui des années 70 ?**

Le roman policier cubain fut d'abord un roman promu, publié et dirigé par une organisation aussi peu littéraire que peut l'être le Ministère de l'Intérieur et tout ce qu'il représente. La vie cubaine n'entraîne pas dans de tels romans mais y entraîne le désir de montrer une société parfaite et ce fut fatal pour la littérature. La littérature policière cubaine s'emprisonna, en se remplissant de clichés. Les personnages furent absolument faux sauf dans les romans de Daniel Chavarría et deux ou trois autres. Quand j'ai écrit *Passé parfait*, la première aventure de la tétralogie je voulais faire un roman policier qui ne ressemble pas aux autres. La première action consista à rompre avec de tels personnages schématiques : de ce fait dans les trois premières pages du livre, j'ai présenté ce détective qui se réveille d'une terrible cuite, c'est un écrivain frustré, un type très septique et très désespéré. Par ailleurs, le roman policier cubain s'appuyait sur deux centres d'intérêt : la délinquance interne et l'espionnage de la CIA. J'ai inversé cette situation en évoquant les délinquants aux cols blancs, la corruption dans les hautes sphères du gouvernement cubain, et ainsi je me démarquai du roman précédent. De plus je me suis efforcé de donner un style à mes romans.

### **Pourquoi les histoires de tes quatre romans se passent en 1989 ?**

La première raison c'est que j'ai commencé à les écrire en 1990 donc 1989 est mon passé immédiat. La situation économique était à Cuba très tendue, il y avait eu Ochoa et De la Guardia qui avaient été fusillés et on découvrait des procès de narco trafiquants. Une possibilité se faisait jour que le gouvernement puisse tomber, l'économie était à zéro, on parlait de la possibilité que tous les citoyens partent à la campagne et tout ça c'est le fond de mes histoires, mais je ne vais pas me mettre à faire le bilan de cette année parce que je ne connais pas pleinement cette histoire qu'à Cuba seulement quelques personnes maîtrisent, et je ne voulais pas tomber sur le terrain politique, mais seulement raconter combien les états d'âme des cubains de ces années là avaient changé.

### **La censure t'a permis d'aborder dans tes romans des thèmes interdits aux journalistes ?**

J'ai abordé beaucoup de thèmes qu'il aurait été impossible d'aborder en tant que journaliste. La presse à Cuba appartient au gouvernement et à partir de là il est très difficile à Cuba de faire un journalisme approfondi. Dans le roman, il y a plus d'espace. Quand j'ai écrit mes romans je ne savais pas s'ils pourraient être publiés à Cuba, et ceci m'a donné un espace de liberté plus grand encore. Par ailleurs, la politique culturelle cubaine est devenue plus flexible. Ce n'est pas que ce soit le paradis de la création, mais au cours des années 80 les artistes conduisirent une série de batailles qui ouvrirent des espaces. Je précise que les

journaux officiels ne m'ont jamais rien dit sur mes romans. Je sais qu'il s'agit de visions assez critiques de la réalité cubaine et qu'à un certain niveau elles peuvent ne pas être appréciées.

### **Les marginaux sont les héros de tes romans ?**

Je ne m'étais jamais posé la question ainsi... Tu me pousses à y penser. Mais c'est sûr, Conde est un type qui est ors de tout, ses amis vivent de l'économie parallèle, ils veulent immigrer aux USA et ils sont estropiés de la guerre en Angola. C'est évident que j'ai provoqué une inversion : alors que Conde et ses amis sont des marginaux vu leur vision de la vie, ceux qui ne sont pas apparemment des marginaux ce sont les délinquants, les coupables que je présente dans mes romans.

### **En conclusion, tes romans reflètent-ils la fragmentation de la société cubaine ?**

Les marginaux ne le reflètent pas d'un point de vue politique mais je parle des minorités religieuses qui se convertissent en majorité. Vu la crise, ces dernières années la religiosité à Cuba a augmenté parce que quand les gens cessent de croire en quelque chose ils commencent à croire en autre chose ; de plus il y a eu beaucoup de mutations idéologiques. Ce qui m'intéresse c'est de présenter la diversité à Cuba pour qu'on ne voie pas le pays comme un bloc homogène. Je ne sais si je le fais bien ou mal, mais je suis convaincu que c'est un projet important parce qu'il est arrivé quelque chose d'assez absurde et terrible pour la littérature cubaine, c'est qu'elle a été artificiellement divisée entre les écrivains de l'intérieur et ceux de l'extérieur. On qualifie les uns et les autres d'un point de vue politique et je crois qu'il est important de dépasser cette situation par permettre à tous les écrivains cubains de donner leur vision de la réalité qui n'a pas à coïncider avec leur place.

L'image extérieure de Cuba a toujours été homogène car il n'y avait que la voix officielle. De l'intérieur ça nous a poussés à paraître homogènes alors qu'en réalité nous ne l'étions pas. On a enlevé la voix de Virgilio Pinera, Lezama Lima, Renaldo Arenas ; beaucoup furent obligés de vivre à Cuba sans publier ou à s'exiler, mais il n'y a jamais eu d'homogénéité. A Cuba, il y avait beaucoup de croyants qui pratiquaient leur religion discrètement, pour obtenir certaines positions à l'intérieur du système : être franc-maçon à Cuba pouvait provoquer des problèmes.

Quand j'écris mes romans je pense que je suis plus révolutionnaire que d'écrire des louanges au système cubain. Je pense que si quelque chose peut sauver le pays c'est une critique profonde venant de l'intérieur. On ne peut limiter les visions de la réalité et ceci s'est beaucoup produit à Cuba pendant les années 70 et c'est ce que j'essaie de raconter dans Les masques. Que sur ce point écrivains de l'intérieur et écrivains de l'extérieur puissent se rapprocher...

**28 janvier 2011**  
**Trotsky, Mercader et Iván**  
**Trois hommes**

Trois hommes qui ont eu un point commun, ils aimaient les chiens mais le titre du roman de Leonardo Padura est au singulier et désigne en fait Ramón Mercader. Il s'agit de littérature mais qui, comme toute bonne littérature porte à son point extrême le politique. Et pas parce que Iván, l'écrivain raté croise sur une plage de Cuba un être éminemment politique à savoir l'assassin de Trostky.

**Trostky (1879 - mort à Mexico en 1940 à l'âge de 61 ans)**

Lecteur de l'immense bio de Pierre Broué[i] je ne peux pas dire que le roman de Padura apporte beaucoup sur Trostky sauf que, comme l'indique Padura, jusqu'à aujourd'hui encore, bien peu de Cubains savent l'histoire de ce héros de la Révolution d'Octobre (et de Français aussi). Pour la commodité de l'analyse je traite d'abord des trois personnages alors que le cœur du livre est leur entrelacement. Pour comprendre, indiquons que le Trotsky présenté est le Trotsky chassé d'URSS, le Trotsky persécuté, celui qui... devient trotskyste pour riposter à Staline. Il sait qu'il n'aura la vie sauve que tant que sa présence sert les intérêts de Staline. Malgré lui il est une marionnette entre les mains du dictateur, mais en même temps il veut écrire l'œuvre qui, aux yeux de l'histoire, lui permettra d'être le grand dénonciateur des crimes de ce même dictateur. Il a donc la douleur de voir mourir ceux là même qui le condamnèrent comme Zinoviev, Kamevev et les autres.

**Mercader (1913 - mort à La Havane en 1979 à l'âge de 66 ans)**

N'ayant pas lu la biographie écrite par son frère, je le découvre totalement. Il est plus jeune, il aurait pu être anarchiste mais devient communiste et même le communiste qui accepte d'être une marionnette entre les mains de Staline. Quatre ans avant son geste il sait qu'il se prépare à devenir l'assassin de Trostky ! Il devient le jouet du système car en fait il accepte de ne rien savoir du système. Quand, en prison, il lira Trostky, il reconnaîtra que s'il avait eu de tels éléments entre ses mains, il n'aurait pas été l'assassin. Sous une autre forme, Mercader est aussi une victime de Staline, du moins dans le roman de Padura, une victime qui au dernier moment accepte de confier son histoire à un jeune écrivain cubain, plutôt raté, plutôt perdu mais qui, d'une part à la volonté de rester à Cuba, et qui d'autre part... aime les chiens.

**Iván Cárdenas Maturell**

Ici, nous entrons dans la fiction, cet homme n'ayant jamais existé. D'après Padura il est un croisement de plusieurs Cubains avec sans nul doute une forte dose d'autobiographie. Il se situe au croisement de la vie des deux personnages historiques. Il a vécu et vit encore les effets du stalinisme, il a vécu et vit en même temps les luttes pour échapper à la fois au stalinisme et aux Gringos. Sa place dans l'histoire est une actualisation de la vie des deux autres, par ce phénomène clairement déterminé dès le premier chapitre : la peur. Une peur aux multiples formes mais conduisant au même résultat : la mort, non pas la mort biologique inévitable, mais la mort de toute humanité... y compris chez Trostky.

**La révolution ?**

Une partie du peuple tunisien vient de remettre le mot à l'ordre du jour, un ordre médiatiquement célébré comme si depuis des décennies aucune manifestation n'avait chassé des présidents (d'où parfois le retour à la chute du mur de Berlin). Pendant les années 2000 il y a eu celles du Pérou et celles d'Equateur[ii], mais nous ne sommes pas

dans le monde arabe. Le roman de Padura se situe au cœur de cette question historique : pour se révolter suffit-il de vouloir ? Périodiquement le petit livre de La Boétie revient dans les commentaires (je l'ai encore entendu dans la bouche de Edwy Plenel au sujet de la Tunisie) mais un livre dont on retient plus le titre (qui n'était pas Discours de la servitude volontaire mais le Contr'un) que le sens. L'immense roman de Padura rappelle qu'en fait nous sommes tous manipulés et que la première œuvre à accomplir est de comprendre qui nous manipule, les révolutionnaires étant non moins manipulés que les être soumis - simplement la manipulation n'est pas du même ordre. Si comme le démontre Marx, le monde se divise en exploiters et exploités, il se divise aussi en manipulateurs et manipulés, les manipulateurs ne puisant pas leur force dans la seule acceptation des manipulés. Aujourd'hui, la plus énorme des manipulations s'appelle : la mondialisation qui systématiquement fait l'impasse sur l'affrontement entre les mondialisateurs et les mondialisés (d'ailleurs mon correcteur d'orthographe ne connaît pas le mot mondialisateur).

### **La peur ?**

Est-ce que la révolution consiste tout simplement à vaincre la peur ? Là est le point crucial du roman, de la vie politique et de l'avenir de l'humanité (si je puis me permettre ici une envolée inutile). Et nous revenons à La Boétie : vaincre la peur est-ce une affaire de volonté ? Les Espagnols ont-ils manqué de volonté au point de laisser le dictateur mourir dans son lit ? La révolution est-ce contre la peur qu'impose un dictateur ?

J'ai passé des semaines dans des familles vivant sous diverses dictatures : en Espagne, au Pérou, en Tunisie. Comment ne pas en revenir au primat de l'économique ? C'est alors qu'on s'aperçoit qu'il n'y a pas d'un côté la méchante dictature et de l'autre la belle démocratie, que l'univers politique n'est pas aussi simple, et que par contre avoir ou pas de quoi manger, ça c'est pas discutable. Actuellement je participe à une lutte contre la construction d'une LGV et je puis vous assurer que la peur règne : elle va du simple fonctionnaire territorial menacé de perdre son emploi à un prof d'université qui a d'autres intérêts que seulement alimentaires. Et au grand jamais je ne vais parler de la situation française comme étant une dictature, car il faut avoir le sens de la mesure.

Dans le roman de Padura, l'homme le plus réel est Iván Cárdenas Maturell, l'être le plus fictif ! Il est présent par toute la réalité sociale qui ne lui est pas propre alors que les deux personnages historiques sont en dehors de toute réalité sociale par leur statut spécial.

Pour la Tunisie, comme pour Cuba ou l'Equateur, la question cruciale pour juger d'une révolution n'est pas de l'étudier en soi, mais dans le cadre du rapport de force imposé par les mondialisateurs ! Il s'agit de pays minuscules et en même temps de pays dans la tourmente. Le roman de Padura commence avec un ouragan qui s'appelle Iván et qui se prépare à souffler sur Cuba... puis finalement il passe à côté. On peut échapper à la peur... pas à la manipulation. Le peuple de Tunisie peut prendre son destin en main (contrairement aux discours de soumission qui disent qu'il faut être grand pour être fort) jusqu'au point où le puissant voisin, La Libye (qui n'est pas qu'un alibi) sera tenu à distance. Juste pour l'exemple.

### **La littérature ?**

En terminant les 700 pages du livre de Padura, j'ai eu envie de le comparer au Guépard de Lampedusa, une œuvre qui n'a rien à voir, sauf à nous venir d'une île, me répondrait une vieille connaissance. 26-01-2011 Jean-Paul Damaggio

[i] Pierre Broué Trotsky, 1100 pages, 1988, Fayard Des exégètes pourront par exemple comparer la phrase suivante de Broué : « La résurrection d'un être humain, c'est presque toujours un nouvel amour. Pour Trotsky, dans ce Mexique des couleurs, il eut pour nom Frida Kahlo, la jeune épouse du peintre Diego Rivera », et le traitement du sujet par le romancier. Je pourrais ouvrir une rubrique : et la manipulation par les sentiments ? Le Mexique des couleurs a bon dos ... !

[ii] Le 22 janvier 2000 Vargas quitta Quito, Jean-Paul Damaggio brochure de 80 pages

**29 janvier 2011**

### **L'homme qui aimait les chiens**

En fermant les 680 pages du livre de Leonardo Padura, L'homme qui aimait les chiens, j'ai eu une envie : relire le premier chapitre qui en est le résumé parfait. Anna, la compagne de l'écrivain fictif, lui demande pourquoi avoir tant attendu pour écrire cette histoire, il répond: « Je ne l'avais pas écrit parce que j'avais peur. »

La peur, comme tout, se divise en deux : la peur réelle et la peur manipulée. Entre les deux, il existe une frontière difficile à déterminer mais une frontière cependant. Les peurs réelles ce sont celles des millions de gens qui craignent d'avoir faim, froid, d'être malades, ou d'aller en prison injustement. Les peurs manipulés ce sont celles autour d'une campagne de vaccination contre la grippe l'an dernier, autour d'armes de destruction massive en Irak etc. La frontière est dure à établir car faut-il encore avoir les informations : si l'épidémie de grippe avait été dramatique, la peur n'aurait pas été manipulée...

La révolution se produit quand la peur change de camp c'est-à-dire quand la manipulation de la peur apparaît au grand jour. La révolution se produit quand l'aventure que représente la révolution fait moins peur que la réalité. La Révolution française ce fut le 14 juillet mais ce fut aussi la Grande Peur, celle des possédants !

Pour en revenir au livre de Padura j'ai mis en illustration un article de La Stampa italienne du 20 juillet 1990 où Luis Mercader, le frère de Ramón, confie quelques informations. C'est le moment où s'effondrent dans le monde des millions de peur. Elles seront remplacées par d'autres mais pas dans le cadre d'une histoire qui serait un éternel recommencement. Luis Mercader indique mot pour mot un passage du livre de Padura : «[à Moscou après son retour de prison] Il a commencé à travailler avec un groupe de réfugiés dirigé par Dolorès Ibarruri à une « Histoire de la Guerre d'Espagne ». Quand l'œuvre a été publiée son nom n'est pas apparu parmi les signataires. Les communistes espagnols se méfiaient de lui... »

En 1994, aux Editions du Seuil, un responsable du KGB, Pavel Anatolievitch Soudoplatov a publié ses mémoires où il évoque l'assassinat de Trotsky et donc Mercader. Il est évident aujourd'hui qu'il y a plusieurs erreurs car dans les services secrets les cloisonnements font que même un bras droit de Beria n'avait pas tous les éléments, malgré sa rencontre avec Mercader en 1969. Il considère par exemple que Mercader est passé de Barcelone à Paris sans l'étape en URSS où il subira pendant un an un lavage de cerveaux. J'ajoute que contrairement à l'indication de Pierre Broué, Mercader n'est pas mort en 1979 mais le 18 octobre 1978 ayant été libéré de prison en 1960. Il passa quatre ans à Cuba (il y arriva quand il se découvrit très malade le 22 avril 1974) mais à sa mort son corps a été transporté à Moscou.

De 1990 à 1994 la glasnot (la transparence autrement sérieuse que Wikileaks) a permis de découvrir des événements totalement incroyables mais je dois conclure car un homme qui aimait les chiens m'attend. Je travaille sur le cas de Renaud Jean dont je révélais dans le premier livre que je lui ai consacré en 1994 (publié seulement quinze après) son amour des chiens qui m'a été depuis confirmé (j'ai noté qu'une fois élu la seule taxe qu'il ait augmenté c'est la taxe sur les chiens). Après Padura je ne vais pas travailler de la même façon.

28-01-2011 Jean-Paul Damaggio